



HAL
open science

L'autonomie à la lumière de la faiblesse de la volonté

Julie Mazaleigue-Labaste

► **To cite this version:**

Julie Mazaleigue-Labaste. L'autonomie à la lumière de la faiblesse de la volonté. Marlène Jouan; Sandra Laugier. Comment penser l'autonomie? Entre compétences et dépendances, Puf, pp.75-87, 2009, 9782130640257. <halshs-01989288>

HAL Id: halshs-01989288

<https://shs.hal.science/halshs-01989288v1>

Submitted on 22 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'autonomie à la lumière de la faiblesse de la volonté

Version auteur avant corrections de Mazaleigue Julie, « L'autonomie à la lumière de la faiblesse de la volonté », in Marlène Jouan et Sandra Laugier, *Comment penser l'autonomie ?*, Presses Universitaires de France, « Éthique et philosophie morale », 2009, p. 75-87

Introduction

Les cas dit de « faiblesse de la volonté » ou « akrasie » constituent des points de rupture dans l'ordre pratique. Ils présentent en effet la particularité de mettre en jeu un individu qui, agissant à l'encontre de sa propre évaluation, voit son acte relever de causes qu'il n'assume pas comme raisons d'agir, se vivant alors comme sujet hétéronome. Si le cas classique, légué par Aristote¹ en réponse à Platon², met en scène un sujet succombant à la tentation passionnelle en dépit de sa connaissance de la droite règle morale³, les réinterprétations contemporaines en ont livré une image moins dramatique que l'on peut ériger en paradigme d'une certaine hétéronomie ordinaire. C'est en premier lieu Donald Davidson qui s'est attelé à ce travail d'analyse de l'akrasie⁴, redéfinie plus modestement

¹ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1959. Le livre VII de l'*Ethique à Nicomaque* est dédié à l'akrasie.

² Et à sa conception internaliste de l'action, que l'on voit à l'œuvre dans la réfutation de la possibilité de faire le mal volontairement. Platon, *Protagoras*, trad. A. Croiset, Paris, Les Belles Lettres (ed. bilingue), 2002.

³ L'*orthos logos* aristotélicienne, ordonnée au Bien, et dont la possession et l'exercice caractérisent l'homme vertueux et prudent, le *phronimos*.

⁴ D. Davidson, « How is Weakness of the Will possible ? » (1969), in *Essays on Action and Events*, Oxford, Clarendon Press, 1982/2001, pp. 21-42 ; trad. P. Engel, « Comment la Faiblesse de la Volonté est-elle possible », *Philosophie*, 3, Septembre 1984, pp. 21-46, repris dans *Action et Evènements*, trad. P. Engel, Paris, PUF, 1993, pp. 37-65. « Paradoxes of Irrationality », in R. Wollheim et J. Hopkins eds., *Philosophical Essays on Freud*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, pp. 289-305 ; trad. P.

comme « *action contre son meilleur jugement* »⁵, en élargissant par la suite ses analyses aux cas d'irrationalité pratique ordinaire des agents qui se dupent, se mentent à eux-mêmes, et agissent en dépit de leurs options préalables⁶. En mettant en jeu une méthode pathologique qui lui permet de décrire l'ordre pratique normal à partir de ses échecs, Davidson a fait de ces cas d'anormalité des points d'entrée privilégiés pour la théorie de l'action en général.

Mais en quoi la question de l'autonomie du sujet serait-elle en jeu ici ? Donald Davidson, prenant en cela le chemin d'Elizabeth Anscombe⁷, ne répète-t-il pas qu'il s'agit d'évacuer la question morale au profit d'une théorie de l'action qui met au centre le problème de la rationalité ? Certes, Davidson se défend bien de vouloir poser un problème éthique. Définissant formellement l'akrasie comme une « *action contre son meilleur jugement* », et non comme une « *mauvaise action commise en dépit de la connaissance du Bien* »⁸, il se donne les moyens de refuser toute prise de position sur le contenu moral et la nature du Bien – et évite tout recours à l'idée d'une « connaissance morale », au profit d'une défaillance évaluative, mettant en jeu les *croyances* du sujet. Pourtant, lorsqu'il s'agit de mesurer précisément l'écart entre la rationalité pratique et la faiblesse de la volonté, Davidson fait appel à un principe normatif qu'il nomme « principe de continence », qui se réduit difficilement, on le verra, à un simple réquisit cognitif. De plus, le problème posé par l'irrationalité pratique est clairement défini comme un double échec de la *subjectivité*. Défaillance en regard des normes de rationalité, elle est surtout caractérisée par une impuissance du sujet à s'approprier son

Engel, « Paradoxes de l'irrationalité », in *Paradoxes de l'Irrationalité*, Nîmes, Editions de l'éclat, 1991, pp. 21-43. « Deception and division », in E. Le Pore, B. Mac Laughlin eds, *Action and Events. Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, Oxford, Blackwell, 1985 ; trad. P. Engel, « Duperie et Division », in *Paradoxes de l'irrationalité*, Nîmes, Editions de l'éclat, 1991, pp. 45-61

⁵« *En faisant x un agent agit de manière incontinent si et seulement si : a) l'agent fait x intentionnellement ; b) l'agent croit qu'il y a une autre action possible y à sa portée ; et c) l'agent juge que, tout bien considéré, il serait meilleur de faire y que de faire x* », *Actions et événements*, op.cit., p 38. Ce qui est une formalisation de la définition plus ordinaire suivante : « *La volonté d'un agent est faible s'il agit intentionnellement contre son meilleur jugement* » (*Idem*, p. 37). L'exemple paradigmatique convoqué par Davidson met en jeu une sombre histoire de brossage de dents vespéral, le sujet ne pouvant résister à l'appel du dentifrice tout en ayant rationnellement induit l'innocuité d'un oubli exceptionnel d'hygiène bucco-dentaire.

⁶ Dans « Duperie et Division » et « Paradoxes de l'irrationalité », art.cit.

⁷ G.E.M.Anscombe, *Intention*, Oxford, Blackwell, 1957 ; trad. M. Maurice et C. Michon, *L'Intention*, Paris, Gallimard, 2002.

⁸ Aristote, Saint Paul

acte, en lequel subsiste une zone d'ombre irréductible empêchant reconnaissance et assomption – ce qui en fait justement un acte irrationnel, pour l'autre comme pour soi. En cela, l'akrasie est bien agir hétéronome, et appelle une nécessaire distinction entre la simple agentivité et des formes normées et cohérentes d'intentionnalité.

De Platon à Médée

La distinction nécessaire entre niveaux d'intentionnalité, qui rend compte de l'hétéronomie de l'akratès, est la solution d'une question transcendantale posée avec acuité par Davidson. En effet, avérer la possibilité même de ce type d'acte est hautement problématique, et ce pour deux raisons. En premier lieu, l'irrationalité constitue un paradoxe, pratique et théorique. Non seulement l'acte irrationnel interpelle par l'opacité qu'il oppose à la compréhension, mais par définition, il est « *un échec au domicile de la raison elle-même* »⁹ - et non une absence totale de rationalité. Nous voilà alors rejetés de Charybde en Scylla, comme l'exprime clairement Davidson : « *Si nous l'expliquons trop bien (l'irrationalité), nous en faisons une forme déguisée de rationalité ; alors que si nous attribuons l'incohérence avec trop de désinvolture, nous ne faisons que compromettre notre capacité à diagnostiquer l'irrationalité en retirant l'arrière plan de rationalité requis pour justifier un diagnostic quelconque* »¹⁰. On peut transposer cette analyse au diagnostic d'hétéronomie. En effet, dans des cas où le sujet a « été agi » par une causalité totalement non rationnelle, qui ne peut satisfaire des réquisits de conscience et de reconnaissance minimaux¹¹ - somnambulisme, épilepsie, etc. – il n'est pas certain que l'on puisse encore appliquer le concept d'hétéronomie - sauf en considérant que si quelqu'un prend mon bras pour frapper mon voisin, il s'agit d'hétéronomie. Certes, ce sont des cas d'aliénation. Mais la relation du sujet à lui-même s'y trouve suspendue. Or, qu'il y ait hétéronomie suppose a minima une subjectivité qui puisse être considérée comme hétéronome.

D'autant que, face à l'intuition solide de l'existence de cas authentiques – et même fréquents - de faiblesse de la volonté, se dresse un obstacle conceptuel de taille, l'internalisme, qui prend toute sa force dans la doctrine socratique voulant que nul ne soit

⁹ D.Davidson, « Paradoxes de l'irrationalité », in *Paradoxes de l'irrationalité, op.cit.*, p. 21

¹⁰ *Idem*, p.40

¹¹Ce qui montre combien la reconnaissance de son acte est une dimension essentielle quand il s'agit de penser l'autonomie

méchamment volontairement. Davidson résume cette dernière sous le vocable de « *Principe de Platon* »¹², qui empêche a priori la possibilité d'un cas de faiblesse de la volonté authentique¹³, en présentant un double principe internaliste selon lequel vouloir, c'est vouloir le bon, et vouloir, c'est essayer d'obtenir¹⁴. Dans ce cas, il est naturellement bien impossible d'agir contre son meilleur jugement. En réalité, pour Platon, ce que l'on nomme *akrasie* n'est rien d'autre qu'un défaut de connaissance, marqué par l'incapacité de mesurer correctement le poids des biens et des maux. Ce que l'on appelle « choisir le mal en voyant où est le meilleur », ne correspond qu'à une erreur de calcul sur le moment.

Le second écueil est ce que Davidson nomme le « *Principe de Médée* »¹⁵, visant explicitement l'internalisme de Richard Hare qui fait de l'héroïne tragique le paradigme de la faiblesse de la volonté. La conception prescriptiviste de Hare veut que les jugements moraux aient pour fonction de guider nos conduites. Par là, si on juge sincèrement, on ne peut agir à l'encontre de ce jugement, puisqu'il se présente comme un impératif¹⁶. Pourtant il semble qu'il y ait des cas où l'on agisse à l'encontre de sa meilleure évaluation. Pour Hare, les deux exemples paradigmatiques sont Médée¹⁷, et Saint Paul¹⁸.

¹² « Paradoxes de l'irrationalité », art.cit.

¹³ Comme l'a expliqué Richard Hare, la doctrine socratique a un caractère a priori, tautologique - qui fait qu'elle est irréfutable empiriquement, d'où l'écueil qu'elle représente pour l'analyse davidsonienne. R.M. Hare, *Freedom and Reason*, Oxford, Clarendon Press, 1963. "It is a tautology to say that we cannot sincerely assent to a command addressed to ourselves, and at the same time not perform it, if now is the occasion to performing it, and it is in our (physical and psychological) power to do so", *Freedom and reason*, p 79.

¹⁴ Comme l'explique Ruwen Ogien ce n'est ni une doctrine vérificationniste, ni une généralisation empirique, d'où la difficulté à la contrer. R. Ogien, *La faiblesse de la volonté*, Paris, PUF, 1993.

¹⁵ Dans l'article « Paradoxes de l'irrationalité », déjà cité

¹⁶ "Moral judgements, in their central uses, have it as their function to guide conduct. If this is their function, how can we think, for example, that we ought not to be doing a certain thing (i.e. accept the view that we ought not to be doing it as a guide to our conduct) and then not be guided by it ?" R.M.Hare, *Freedom and reason*, op.cit.,p 70.

¹⁷ Ovide, *Metamorphoses*, vii 20, cité par Hare, op.cit., p 78.

"Meanwhile, Aete's daughter heart took fire ;
Her struggling Reason could not quell Desire
'This madness how can I resist?', she cried;
'No use to fight ; some God is on its side...
Dash from your maiden breast this flames it feels!
Ah, if I could, the less would be my ills.
Alas I cannot quench them; an unknown
Compulsion bears me, all reluctant, down.
Urged this way-that- on Love's or Reason's course,
I see and praise the better : do the worse"

Dans les deux cas, l'acte est compulsif : le sujet est divisé en une part qu'il reconnaît comme étant lui-même, et une part qui lui est étrangère, que ce soit la colère (Médée) ou la chair (St Paul). C'est cette force qui agit à l'encontre du jugement du sujet, mais pas le sujet lui-même. Il s'agit alors d'une forme d'infirmité, physique ou psychologique, qui empêche d'agir comme le jugement moral le prescrit. On retrouve le cas évoqué plus haut. Outre la faiblesse de la volonté, c'est le sujet pratique qui a disparu, agi par une force qui lui est radicalement autre, ballotté entre deux extrêmes, de l'action nécessairement conforme au jugement à l'aliénation pure et simple. L'hétéronomie ne s'entend plus que comme ignorance du bien, ou pathologie anéantissant toute possibilité d'un agir subjectif. Entre un soi ignorant la morale et un autre invasif, nulle place pour des degrés.

¹⁸ « *Le bien que je veux faire, je ne parviens pas à le faire ; mais ce que je fais est le mal qui est contre ma volonté ; et si ce que je fais est contre ma volonté, il est clair que ce n'est plus moi qui suis l'agent* », *Epître aux Romains*, 7

La possibilité d'une volonté faible

Afin d'assurer la possibilité d'une action irrationnelle tout en contournant les obstacles a priori constitués par ces conceptions, Davidson passe par la reconstruction d'un dispositif modélisant la relation de l'action à ses raisons sous la forme aristotélicienne d'un raisonnement pratique. Ce dernier, dans la conception internaliste, prend une forme déductive¹⁹, rendant illogique et contradictoire²⁰ toute faiblesse de la volonté. Dès lors le moindre conflit moral ordinaire devient impossible. Davidson lui substitue un modèle inductif statistique, inspiré de Carl Hempel, qui met en jeu des jugements *prima facie* – « à première vue » - fondés sur des probabilités, et aboutissant à des conclusions qui, si elles sont probables, ne sont ni certaines ni impératives, et ne peuvent entrer en contradiction logique²¹. Le « meilleur jugement » à l'encontre duquel peut aller le sujet est une de ces conclusions. Le principe est simple : étant donné les informations qui sont à la disposition de l'agent, il est probable que mentir soit mauvais, manger quelque chose de sucré soit désirable, etc. etc.

Le jugement *prima facie* ne fait que mettre en relation un jugement avec un corps de données relatif. Cette conclusion est donc logiquement indépendante des prémisses. Pour que le sujet agisse, il est nécessaire que se greffe sur le jugement *prima facie* un jugement catégorique, absolu, qui tranche et arrête le passage en revue des données et des

¹⁹ « *Aucune fornication n'est licite*

Ceci est un acte de fornication

Cet acte n'est pas licite », D. Davidson, *Actions et événements*, p. 53. Ce raisonnement est le découpage partiel d'un exemple que Davidson reprend à Thomas d'Aquin.

²⁰ *Aucune fornication n'est licite* vs *Le plaisir doit être recherché*

Ceci est un acte de fornication *Cet acte est plaisant*

Cet acte n'est pas licite *Cet acte doit être recherché*

Exemple de Davidson lui aussi repris à Thomas d'Aquin, *ibidem*.

²¹ Comme il n'y a pas de contradiction entre les raisonnements suivants :

« *M1 : que le baromètre soit en baisse rend probable qu'il va pleuvoir*

m1 : Le baromètre est en baisse rend probable que

C1 : il va pleuvoir compte tenu de M1 et m1

M2 : Que les cieux soient rouges le soir, rend probable qu'il ne va pas pleuvoir

m2 : le ciel est rouge ce soir rend probable que

C2 : il ne va pas pleuvoir compte tenu de M2 et m2 »

Exemples cités par Davidson, *Ibidem*, p. 58-59

lignes d'action possibles²². L'action s'enclenche ainsi sur une décision pratique dans une certaine mesure aveugle, mais qui ne peut être contradictoire avec l'évaluation à première vue que le sujet pouvait faire de la situation. Entre les intentions que j'ai, et mon acte intentionnel, la relation n'est pas logique. Je peux bien juger que, tout bien considéré, il serait mieux de ne pas reprendre une part de tarte, et pourtant prendre une part de tarte²³.

Mais si les raisons que l'on a d'agir ne peuvent être représentées sous forme de prémisses dont on déduirait l'action, cela signifie qu'elles en sont des justifications, mais pas des instances productrices. Elles sont attribuées a posteriori, *mises en relation* avec l'action pour l'expliquer en la justifiant, permettant certes de rationaliser le jugement catégorique sur lequel elle s'enclenche, mais pas de rendre compte de sa production. L'enjeu est alors de taille : entre une action et ses raisons, aucune relation logique ou nécessaire ne peut être établie. Il existe un fossé des raisons à l'action, et c'est au sein de cette béance que l'irrationalité pratique peut s'engouffrer.

Car si le sujet à la volonté faible n'est pas illogique, il reste bien irrationnel. C'est dire qu'il faut réinterpréter le lien entre le meilleur jugement et l'action non comme une description²⁴ mais comme un principe normatif, que Davidson nomme Principe de Continence²⁵. Ce dernier est l'analogue pratique de ce qu'Hempel et Carnap ont nommé réquisit de la totalité des données disponibles (*requirement of total evidence*)²⁶, principe normatif cognitif²⁷, qui, s'il est transposé au champ pratique, devient un principe régulateur de nos évaluations. Malgré les réticences de Davidson, on peut dire qu'il s'agit d'un principe moral de cohérence, puisque sa satisfaction fait du sujet le porteur d'une

²² Ce sans quoi la prise en compte de nouvelles données prendrait un temps indéfini.

²³ « *La difficulté logique s'est évanouie parce qu'un jugement que a est meilleur que b, tout bien considéré, est un jugement relationnel, ou Pf, qui ne peut entrer logiquement en conflit avec un jugement inconditionnel quelconque* ». D.Davidson, *Ibidem*, p 61.

²⁴ Ce qui est le cas de l'internalisme

²⁵ « *Je voudrais suggérer qu'il y a un principe analogue (au 'requirement of total evidence' de Carnap et Hempel) que devra accepter l'homme rationnel en appliquant le raisonnement pratique : accomplissez l'action jugée la meilleure sur la base de toutes les raisons pertinentes disponibles. Il serait approprié d'appeler ce principe Principe de Continence* », Davidson, *Ibidem*, p. 62.

²⁶ Voir D.Davidson, « *Duperie et division* » in *Paradoxes de l'irrationalité, op.cit.*

²⁷ Dont l'ignorance constitue un cas spécifique d'irrationalité nomme par Davidson « *faiblesse de la garantie* ».

« *vertu de continence* »²⁸. C'est donc une norme pratique, et ce contre quoi l'akratès agit est un principe de *second ordre*. Un agent agit irrationnellement non parce qu'il n'a pas de raison d'agir – auquel cas il n'agit plus intentionnellement, mais « est agi » et complètement aliéné – mais s'il n'a pas de raisons qui permettent de rendre compte de ses raisons.²⁹

On voit immédiatement ce qu'une telle définition implique : la distinction entre deux niveaux d'intentionnalité. En effet, l'akrasie est à la fois un acte rationnel et irrationnel, rationnel dans une perspective étroite, parce que l'agent a agi pour des raisons, et irrationnel dans une perspective large, parce qu'il ne satisfait pas à la norme de continence. Seul ce dédoublement de perspective peut rendre compte de l'existence d'actes – donc de comportements intentionnels – pourtant irrationnels. Néanmoins, il ne s'agit pas simplement d'une distinction de points de vue, mais aussi d'une hiérarchisation entre deux niveaux : l'un, celui de l'agentivité, où seule est prise en compte la relation d'un agent à son action, l'autre, celui de la subjectivité morale, dont les actes sont non seulement intentionnels, mais conformes à des principes normatifs qui la dépassent, s'inscrivant dans la trame cohérente d'une vie morale normée.

Mais quid de *l'autonomie* ? Si la faiblesse de la volonté, en tant qu'elle est marquée par la non reconnaissance partielle de l'acte – l'acte irrationnel restant toujours celui dont on ne « comprend pas pourquoi l'a fait » - est bien un acte hétéronome³⁰, alors il ne peut y avoir autonomie que dans une relation aux normes morales – et notamment évaluatives - d'un agent qui se fait par là sujet. On peut même aller plus loin, et penser une hiérarchie de niveaux plus complexe. En effet, si la relation de l'agent à son acte se trouve modifiée par la perspective que l'on adopte sur elle, rien n'empêche de penser des emboîtements normatifs de plus en plus larges, en tenant compte notamment des règles sociales et morales dans une communauté donnée. Plus le sujet « s'élèverait » dans cette hiérarchie en satisfaisant les réquisits posés, plus il pourrait prétendre à être un sujet moral autonome. Néanmoins, cette hypothèse se voit compromise par une des

²⁸ En réalité, Davidson ne fait ici que retrouver les conclusions aristotéliennes, qui passe pas une analyse de l'akrasie pour définir ce qu'il en est de la cette vertu qu'est la phronèsis.

²⁹ « *Il fait x pour une raison r, mais il a une raison r' qui inclut r et, qui plus est, sur la base de laquelle il juge qu'une option quelconque y est meilleur que x* », *Actions et Evènements, op.cit.*, p. 62

³⁰ Ce qui sera encore confirmé plus loin

conséquences du raisonnement avérant la possibilité d'actes irrationnels : il semble qu'il ne s'agisse pas tant d'une question d'action que d'interprétation.

Une simple question d'interprétation ?

Les implications de la réinterprétation de la faiblesse de la volonté par Davidson portent en effet non pas tant sur le comportement de l'agent que sur ses descriptions possibles. Distinguer des niveaux d'intentionnalité revient à proposer différentes grilles d'interprétation de l'acte, en fonction de critères plus ou moins larges³¹. L'acte irrationnel n'apparaît en effet que dans une interprétation a posteriori qui mesure l'action au principe de continence, où l'agent apparaît incapable de fournir des raisons pour ses raisons, c'est à dire de se justifier auprès des autres et à ses propres yeux. C'est dans la réflexion sur l'acte, et non dans son exécution, que l'irrationalité apparaît. L'agent agit intentionnellement, mais ne se comprend pas³². Cela signifie, comme le souligne Ruwen Ogien³³, que, à la limite, tout agent est à la fois rationnel ou irrationnel, selon le point de vue adopté.

Cette position interprétationniste est d'autant renforcée que le Principe de Continence auquel déroge le sujet irrationnel n'est autre qu'une formulation spécifique d'un principe fondateur de l'interprétation des actions et des évaluations, et ne peut être « appris », ou « acquis », pas plus qu'il ne peut « être oublié », ou « manquer d'être appliqué »³⁴. Le principe de continence est un principe de cohérence rationnelle, qui fonctionne comme réquisit normatif de la compréhension des actes – les siens ou ceux d'autrui³⁵. L'enjeu est alors de taille. Si les normes auxquelles nous mesurons la rationalité, et plus largement les *qualités morales* des actes, sont des principes d'interprétation, « être autonome » ou pas n'est plus qu'une forme de description d'un sujet pratique en regard de normes qui ne sont pas tant celles que l'on se peut se donner comme raisons d'agir que les conditions

³¹Ce qui découle de la conception de l'intentionnalité comme schème de description que Davidson emprunte à Anscombe.

³² « *Ce que l'incontinence a de particulier est que l'agent ne parvient pas à se comprendre lui-même ; il reconnaît, dans son comportement intentionnel, quelque chose d'essentiellement sourd* », D.Davidson, *Idem*, p 65.

³³ R.Ogien, *op.cit.*

³⁴ D.Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, *op.cit.*, pp. 47-51

³⁵ En cela, pas d'asymétrie entre troisième et première personne, si ce n'est de degré.

sine qua non de tout ordre des raisons pratiques. Le corollaire étant que tout acte peut, dans une perspective large, être redécrit comme hétéronome.

Ce qui remet en question les implications pratiques de la distinction entre subjectivité et agentivité, qui devient elle aussi relative à des points de vue normatifs permettant de décrire le sujet. Comment penser la possibilité de décider *d'agir* de manière autonome, ou de chercher à se rendre autonome, en agissant sur ses motifs et intentions ? Quelle place pour l'amélioration morale en général ? C'est l'éthique comme *praxis* qui s'en trouve menacée. Le dilemme est le suivant : si l'on rend compte de l'akrasie, on doit renoncer à un lien déductif entre les raisons et les actes, mais si on refuse cet internalisme, on se coupe de la possibilité de penser ce qui serait le changement moral. Soit on peut être *décrit* comme sujet autonome et continent, soit on est un agent akratique, mais nul ne nous renseigne sur la possibilité de progresser³⁶.

Autre risque, celui de penser que, si l'autonomie du sujet n'est qu'une manière de parler de séries d'actions, se manifeste une réelle liberté dans la faiblesse de la volonté, et la « résistance » qu'elle marquerait aux réquisits normatifs. On retrouverait alors une conception analogue à celle qu'esquisse Descartes dans la lettre au Père Mesland du 9 Février 1645³⁷, où il formule l'hypothèse d'une liberté d'autant plus grande que le sujet se détournerait consciemment de l'évaluation morale de l'entendement³⁸. A une conception intellectualiste, faisant de l'évaluation normée de la situation pratique par le sujet le point d'orgue de l'autonomie de ses actes, se substituerait une ontologie de la liberté du sujet, qui ne serait jamais plus pleine que dans la rupture consommée avec les normes collectives de rationalité, de cohérence, et de moralité. Mais une telle hypothèse, si séduisante soit-elle, se heurte à deux difficultés. D'une part, en faisant de l'évaluation de l'agent quelque chose d'accessoire pour l'action, elle risque de détruire l'ordre des raisons, c'est à dire l'ordre pratique lui-même. De l'autre, elle ignore un élément essentiel qui fait du problème de l'akrasie une véritable question morale qui se maintient même

³⁶ Ce qui est exactement le problème aristotélicien dans *l'Ethique à Nicomaque*.

³⁷ R.Descartes, Lettre au Père Mesland, 9 février 1645, *Œuvres philosophiques*, tard. Alquié, Paris, Garnier, 1989, t. III, pp. 551-552.

³⁸ Hypothèse qu'il ne fait qu'esquisser, car elle représente un danger pour la conception intellectualiste de la liberté qu'il endosse par ailleurs dans les *Méditations Métaphysiques*.

face aux éthiques internalistes : l'opacité de l'action du sujet à lui-même, marque d'une étrangeté non résorbable.

Pourtant, Davidson, conscient de la difficulté éthique qu'il soulève, livre une piste qui permet de la résoudre. Il propose en effet une description conceptuelle de l'irrationalité pratique – mais aussi cognitive – à laquelle s'adjoint une explication psychologique, qui lui permet de dépasser la position strictement interprétationniste du problème³⁹. Alors que, normalement, le motif de mon action est aussi ce qui la cause⁴⁰, lorsque j'agis irrationnellement, j'agis pour une cause mentale qui n'est pas une raison, ce qui n'est possible⁴¹ qu'à une condition : que le sujet – l'esprit du sujet – soit divisé fonctionnellement⁴² selon un modèle que Davidson trouve chez Freud⁴³. Si nous agissons irrationnellement, ce n'est pas tant parce que nous n'avons pas de bonnes raisons pour nos raisons⁴⁴, que parce que nous sommes des subjectivités atomisées et ainsi conflictuelles. Ce qui rend compte du sentiment d'opacité du sujet à lui-même dans ces cas d'hétéronomie ordinaire.

Mais surtout, cela permet de fonder plus solidement – et psychologiquement – la distinction entre simple agentivité et subjectivité morale. Être un sujet, c'est inscrire ses actes dans la trame cohérente de conduites référées à des normes, cohérence qui renvoie à une unité et une continuité psychologiques qui se trouvent au contraire mises à mal dans les actes irrationnels. Et se faire sujet de ses actes correspondrait alors à la mise en jeu de causalités mentales par lesquelles le sujet agirait sur lui-même, réduisant par là son

³⁹ Dans « Paradoxes de l'irrationalité » et « Duperie et division », art.cit.

⁴⁰ Intuition irréductible mais toujours aux prises avec les réfutations wittgensteiniennes.

⁴¹ Dans un monde où les états mentaux ne peuvent être conceptuellement compris que sous un schème holiste

⁴² L'exemple que Davidson donne est le suivant : je peux, dans le but de faire entrer quelqu'un dans mon jardin, faire pousser une belle fleur. C'est mon désir qui cause l'envie de l'autre d'entrer dans mon jardin, et pourtant, cet événement mental qu'est mon désir n'est pas une raison du désir de l'autre, ni même une raison qui le pousse à agir. La conclusion est assez claire : « *Des phénomènes mentaux peuvent donc causer d'autres phénomènes mentaux sans être des raisons pour ces phénomènes, et pourtant conserver leur caractère mental, pour autant que la cause et l'effet se trouvent séparés de manière appropriée* ». Paradoxes de l'irrationalité, *op.cit.*, p. 35.

⁴³ C'est la seule manière de penser une causalité

⁴⁴ Ruwen Ogien, *op.cit.*

atomisation et les conflits interne que cette dernière entraîne⁴⁵. Il peut s'agir, comme l'envisage Davidson, de la cure psychanalytique, mais aussi du travail d'autocritique et de réforme de soi fondé sur des éléments externes au sujet, à ses intentions, et à ses désirs – qu'il souhaite justement transformer, et qui ne peuvent alors constituer le motif de leur propre transformation⁴⁶. C'est ainsi que l'on pourrait penser un progrès de l'agent hétéronome vers une subjectivité autonome.

⁴⁵ Il est à nouveau intéressant de noter que c'est ce qu'on trouve chez Aristote : le prudent vertueux, qui a parfaitement intériorisé la droite règle morale, est aussi le seul individu dont toutes les facultés de l'âme – fonctionnellement distinguées chez le Stagirite – soient en harmonie.

⁴⁶ *Paradoxes de l'irrationalité, op.cit.*, pp. 42-43

Conclusion

Prendre en compte des cas de faiblesse de la volonté, et toutes les difficultés qu'ils soulèvent, est un point de passage nécessaire à toute éthique. Loin de se réduire à une analyse des bizarreries du comportements, une telle réflexion éclaire quant aux conditions qui font qu'un sujet peut être sujet moral, et pas simplement un agent. Elle nous renseigne aussi sur les conditions de transformation de la subjectivité morale et de son accès à l'autonomie. Comme le dit Donald Davidson, « *une théorie qui ne pourrait pas expliquer l'irrationalité serait aussi une théorie qui serait incapable d'expliquer nos efforts salutaires, et les succès occasionnels que nous rencontrons, quand nous cherchons à nous critiquer et à nous améliorer nous-mêmes* »⁴⁷

L'analyse de l'irrationalité pratique permet de mettre en évidence qu'être un sujet hétéronome, c'est être un agent d'actes coupés de leurs raisons, aux prises avec des causes qui ne sont plus des motifs intégrés dans une économie normative collectivement partagée. Mais les conditions de cette hétéronomie sont constitutionnelles, tenant à la fois à la béance entre l'action et ses raisons, et à la division interne du sujet qui l'amène à être en conflit avec lui-même. Si ces cas d'hétéronomie ordinaire sont loin d'anéantir la possibilité de l'autonomie, en en exhibant au contraire les conditions, leur explication montre néanmoins qu'elle ne peut être un état ou un attribut de la subjectivité, mais plutôt un horizon inatteignable, celui d'un sujet unifié et pacifié. On pourrait alors parler de dynamique d'autonomisation, corollaire d'une unification psychologique, supposant une réforme des désirs, des intentions, et des motifs, qui passe nécessairement par un rapport à un autre que soi.

⁴⁷ *Idem*, p. 43